

LA POLITIQUE DES SCIENCE STUDIES

Les *science studies* sont un des domaines les plus dynamiques des sciences sociales : elles ont non seulement contribué à poser des questions-clés sur le monde contemporain et la place des sciences et des techniques en son sein, mais elles constituent aussi un des lieux privilégiés de la réflexivité des sciences sociales. On trouvera ici un point de vue engagé sur les débats qui traversent ce champ de recherche. Par **DOMINIQUE PESTRE***.

* **Dominique Pestre** est historien de formation. Spécialiste d'histoire des sciences, il travaille actuellement sur les régimes de production et de régulation des technosciences sur les modes d'existence des sciences en société. Il est l'auteur de *Science, argent et politique* (INRA, 2003), *Introduction aux science studies* (La Découverte, 2006), et co-auteur de *Les Sciences pour la guerre, 1940-1960* (EHESS, 2004).

Les *science studies* constituent un vaste domaine de réflexion sur les pratiques scientifiques, les « offres » techno-scientifiques, ainsi que sur la manière dont elles affectent le social et dont elles sont régulées. De David Bloor, fondateur de ces études, à Bruno Latour et à son idée de « *seconde symétrie*¹ », les débats en leur sein sur ces questions à la fois épistémologiques, ontologiques et politiques n'ont jamais cessé.

Une question épistémologique

Les débats dans les études sur les sciences se présentent d'abord comme des débats sur l'*épistémologie* des sciences sociales en général et de la sociologie en particulier. Ce premier débat se structure autour de deux grands paradigmes. D'un côté se trouve l'injonction latourienne de mettre sur le même plan tous les « actants », les humains comme les non-humains. De l'autre, l'idée que, même si par exemple les bactéries font partie de nos vies, la manière dont les humains arrangent leurs relations soulève des problèmes spécifiques. On postule d'un côté une *irréduction* de la pensée et de l'action aux états sociaux – autrement dit que l'on ne peut réduire un énoncé de savoir à l'origine sociale de son producteur – ; de l'autre, on admet que les identités et les situations sociales ne sont pas sans conséquences sur ce qui est dit, ni sur la manière dont les problèmes sont pris et traités. Les premiers font plutôt une apologie des réseaux et de la capacité d'innovation des acteurs, tandis que les seconds proposent une description plus « froide » de l'ordinaire des relations de pouvoir instituées. Entre ces deux positions, dans une tradition proche d'Antonio Negri, on trouve les avocats des « multitudes » et du « *bottom-up* » politique – pensons à Yves Citton ou à Maurizio Lazzarato – qui s'appuient sur Bruno Latour et Gabriel Tarde pour construire une pensée politique neuve et radicale.

Dans le premier cadrage, le monde est constitué d'*actants en interaction*, d'humains, de microbes et de dispositifs qui s'hybrident et co-construisent des univers susceptibles d'une grande réversibilité. Le monde – le « plurivers » dit Bruno Latour – apparaît comme infiniment malléable, à la fois très ouvert et susceptible de transformations et

d'adaptations constantes. Cette approche a l'avantage d'être attachée au grain des choses, de montrer, « au ras du sol », comment les acteurs font sens de leur vie et choisissent d'agir et de réagir.

En contraste à cette épistémologie sociale, d'autres ont toujours défendu des positions insistant sur les limites de ces recompositions. Ils prennent pour point de départ l'existence d'inégalités structurelles dans toute société, de logiques concurrentes – par exemple entre les « systèmes économiques » et les logiques dialogiques. L'argent est le médium des relations marchandes et productives, dit Habermas, et cela définit leur mode d'action – alors que le devoir de justification règle l'espace public. Pour eux, il n'y a pas *une* logique d'interaction, mais plusieurs, dotées de normes différentes, et l'on ne peut faire l'économie d'une analyse différenciée des phénomènes.

Ce débat est bien sûr ancien dans les sciences sociales, et chaque postulation a ses raisons d'être. Il est certain que les humains ne sont pas des « *drogués culturels* », comme le dit Garfinkel – sociologue, figure de l'ethnométhodologie –, qu'ils ne sont pas « déterminés » de l'extérieur par leur « état social » – qu'ils ont de l'*agency*, une puissance ou capacité d'agir. Ceci n'implique toutefois pas que le monde social n'est pas contraignant et asymétrique. Les acteurs ne sont pas égaux face à la capacité de faire ou de défaire les mondes, et il existe des formes délibérées de gouvernement qui permettent à certains de (mieux) conduire la conduite des autres.

Mon sentiment est qu'il faut accepter cette variété épistémique, qu'il n'est aucun point de vue de Sirius, pas de posture à partir de laquelle on pourrait tout tenir et comprendre. Toute compréhension est partielle et partielle, y compris dans les sciences les plus dures – et il faut apprendre à alterner, à varier ses cadrages en fonction des questions posées. Par exemple, l'idée que Tarde nous propose quelque chose d'intéressant lorsqu'il suggère de prendre l'univers social comme un tissu fait de « *monades* », « *un tissu d'actions interspirituels* » desquelles jaillissent « *de réelles nouveautés impossibles à prévoir* », est importante. Cela n'implique toutefois pas que Durkheim (ou Mauss, Halbwachs et d'autres) ne disent rien d'intéressant

en prenant le problème à une autre échelle et avec d'autres catégories. D'ailleurs, la « victoire » de Durkheim sur Tarde au tournant du siècle peut se comprendre par le fait que le social lui-même se vit alors comme constitué de *groupes* en conflit et en négociation, et qu'il institue alors, sous pression populaire, un nouveau droit *social*. Cela n'implique toutefois pas non plus que Durkheim ait seul raison. Peut-être est-il fidèle à la manière dont la société qui l'entoure se pense et se réforme, mais cela n'implique en rien qu'il pense tous les phénomènes pertinents, ni qu'il épuise tout ce qu'on peut en dire. De la même façon, la théorie de « l'acteur-réseau » saisit aujourd'hui une part importante des nouveautés qui font le monde actuel, et c'est en cela qu'elle compte – ce qui n'implique pas qu'elle donne le point de départ permettant de voir tout ce qui importe.

Certes, toutes les analyses ne se valent pas. Le problème est de savoir ce que nous jugeons essentiel de comprendre. D'un point de vue général, il n'est jamais de « réalité » qui se donnerait à voir en elle-même, et aucune épistémologie ne peut garantir d'en saisir le cœur.

La définition du social

Dans les études sur les sciences, les débats s'organisent aussi autour de la question de savoir ce qui fait le social. Décrire le monde revient à énoncer ce en quoi il consiste, à dire les entités qui le constituent et à partir desquelles on doit penser. Puisque la catégorie d'acteur est aujourd'hui omniprésente, le plus simple pour aborder cette question est peut-être de décortiquer une injonction qui a fait fureur dans les *science studies*, à savoir qu'il faudrait « *suivre les acteurs* ». Il ne fait pas de doute que ce principe hérité de l'ethnométhodologie et des théories interactionnistes – approches sociologiques dont le mérite a été de s'intéresser à la manière dont les acteurs interprètent et donnent une intelligibilité au monde social par eux-mêmes – a été productif en nous obligeant à nous centrer sur la manière dont les individus évaluent les situations et agissent, sur la manière dont ils saisissent le monde et pèsent sur lui. Mais l'expression a ses faiblesses – comme toute expression –, et elle transporte des ontologies qui méritent d'être saisies. Maintenant que ce programme de recherche n'est plus menacé, il est possible et peut-être urgent de pointer la manière dont il limite nos réflexions.

Il convient d'abord de se demander quels acteurs suivre puisque leur nombre est infini et qu'ils ne se donnent pas d'eux-mêmes. En un sens fort, nous ne suivons pas les acteurs, nous les *sélectionnons*, nous retenons ceux qui vont jouer un rôle dans nos récits, nous choisissons ceux qui comptent pour nous, ceux dont nous nous soucions. Nous en ignorons beaucoup – et ce choix définit ce que nous verrons et ce que nous masquerons.

Nous faisons aussi se mouvoir les acteurs d'une certaine façon, nous les plaçons dans des scénarios dont nous sommes les maîtres d'œuvre – exactement

comme Pasteur fait agir les microbes dans ses articles à partir de règles qu'il a élaborées au laboratoire. Non que nous puissions imputer n'importe quoi aux acteurs que nous retenons – les données que nous mobilisons résistent aux interprétations les plus libres ; mais, comme les *science studies* l'ont illustré à l'envi, nous avons de larges marges de manœuvre – et les historiens ont montré que les microbes de Pasteur différaient de ceux de Koch. Comme Boyle² – pour user d'une autre métaphore chère aux historiens des sciences – nous nous comportons, lorsque nous prétendons *suivre* les acteurs, comme si nous étions les « *témoins modestes* » de leurs faits et gestes, masquant ainsi notre propre *agency*. En bref, nous décidons de ce qui fait nos acteurs – parce que nous ne pouvons pas faire autrement, parce que nous ne pouvons pas ne pas simplifier les choses, et parce que nous avons une idée de ce que « comprendre » implique et que nous souhaitons insister sur *certain*s points, *certain*es connections, *certain*es reconfigurations.

La notion d'acteur elle-même, l'unité qu'elle suppose, mérite aussi d'être commentée. « Acteur » est un terme polysémique. Il renvoie aujourd'hui, moment de sa plus grande évidence, à un monde dans lequel chacun joue un rôle, un monde où l'individu se met en scène – situation qui est au principe des *reality shows* télévisés. Il renvoie à un monde constitué d'individualités agissantes, responsables de leur vie et la construisant en toute autonomie et en toute liberté – comme le veut le discours libéral. On peut encore l'imaginer comme l'« acteur rationnel », pratiquant de façon continue des évaluations coûts-bénéfices et optimisant ses intérêts – conception qui est celle de nombreux économistes. Ou encore comme un acteur stratégique dans un monde essentiellement agonistique – c'est là la version initiale de la théorie de l'acteur-réseau.

Il importe donc de concevoir des types d'« acteurs » plus différenciés. Un cas intéressant est celui des institutions, objets dont Luc Boltanski s'est récemment saisi. Les institutions, dit Boltanski, peuvent être décrites comme des « *êtres sans corps* », des entités durables qui transcendent ceux qui parlent en leur nom. Les institutions sont là pour légiférer sur l'infinie variété des conflits entre personnes et logiques, pour réaffirmer un ordre dans un contexte d'intérêts divergents. Dans la plupart des situations, elles ont une capacité d'arbitrage élevée, une capacité particulière à assécher le débat ou à imposer des solutions. Bien sûr, beaucoup d'autres « acteurs » jouent, résistent et essaient d'imposer leurs propres valeurs – à juste titre, et cette possibilité est évidemment à défendre –, mais les institutions ont un pouvoir de modelage des situations à la fois supérieur et asymétrique.

Les institutions n'« interagissent » pas non plus comme le font les individus faits de chair et d'os, même si elles s'incarnent et parlent à travers des personnes : un juge en audience ne parle ni

La théorie de « l'acteur-réseau » saisit aujourd'hui une part importante des nouveautés qui font le monde actuel – ce qui n'implique pas qu'elle donne le point de départ permettant de voir tout ce qui importe.

Il n'est donc pas d'opposition de principe entre le fait de chercher la vérité et celui d'accepter qu'on soit de quelque part, entre le désir d'objectivité et la mobilisation de ce qui nous définit socialement.

n'interagit comme il le fait dans la vie ordinaire. Les institutions ont aussi une durée de vie qui excède celles de leurs représentants. Elles ont une autre temporalité, une plus grande capacité de « résilience » (pour utiliser un terme à la mode). En cela, elles sont des « faitiches », au sens de Bruno Latour, c'est-à-dire des fictions qui sont toutefois hautement réelles, que d'autres « acteurs » peuvent chercher à réduire ou dénaturer, mais qui sont dotées d'une performativité matérielle, sociale et discursive puissante et particulière. Et, ontologiquement, cette spécificité conduit à ne pas les traiter comme un autre type d'acteur « indifférencié ».

Pour élargir ce débat, nous pouvons aussi nous tourner vers la *microstoria* (microhistoire) italienne des années 1970. Elle aussi regarde les choses à grande échelle – suggérant toutefois de se centrer sur les situations. Son injonction n'est en effet pas de suivre les acteurs, mais de définir les *configurations* qui permettent d'être au cœur des questions qui comptent pour les acteurs et pour nous. Considérant comme essentielles l'émergence du neuf tout autant que la création d'irréversibilités, elle suggère à l'analyste d'imaginer la gamme des possibles et des impossibilités auxquels les « acteurs » font face, et de circuler entre cette construction expérimentale et ce que les sources permettent de dire. Elle part enfin de l'évidence qu'il est une incohérence systématique des univers normatifs qui guident l'action – ce que Boltanski et Thévenot ont montré avec force. La *microstoria* décrit donc un monde où tout n'est pas possible, et où tout ne se reconfigure pas à volonté et en permanence.

Les choix et les postures des analystes

Dans les trente dernières années, le débat des *science studies* a finalement pris la forme d'un débat sur les postures sociales, politiques ou morales qu'adopte l'analyste. Une manière de saisir ce point est de prendre à nouveau Bruno Latour comme fil conducteur et de voir comment il fait un sort à la posture qu'il appelle « critique ». La « critique », qui n'est souvent pas référencée avec précision dans son travail, et dont on ne sait pas toujours qui la porte, est donnée comme entonnant toujours les mêmes thèmes, appelant à des catégories toutes faites, voire comme destructrice puisque minant le corps social par les divisions qu'elle instaure. La critique renvoie ici à la dénonciation et ne permet pas une description fidèle de la complexité du monde. Bruno Latour construit une opposition entre le devoir de ne jamais mobiliser que ce que les acteurs mobilisent, et ceux qui adoptent des positions « de surplomb », nécessairement réductrices, grossières et peu intéressantes.

Cette question a été centrale pour les *sciences studies* d'un point de vue théorique, puisqu'elle a constitué leur point de départ. À l'origine en effet (c'est le cœur des principes de David Bloor), il s'agit de « symétriser » la position qu'on adopte

vis-à-vis des scientifiques impliqués dans une controverse, d'affirmer une posture sceptique comme règle de méthode. Il existe toutefois, dès le début, deux manières d'interpréter cette règle. Soit on la donne comme une posture de neutralité axiologique, soit on la donne comme une manière de redonner leur chance aux perdants. Dans le premier cas, on prétend à la neutralité de la posture scientifique, dans le second on utilise la controverse comme dispositif *critique* dévoilant l'injustice du récit des vainqueurs. Dans les deux cas, on montre comment se fabriquent des énoncés et comment se négocie une lecture des faits, mais l'un insiste sur la *relativité* des énoncés tandis que l'autre dévoile l'*arbitraire* des constructions qui s'imposent et les forces qui permettent de réduire les plus faibles au silence.

L'élaboration la plus aboutie de ce type de position a été le fait des féministes et des *subaltern studies* dans les années 1980. La structure de l'argument, que j'emprunte à Donna Haraway, est bien connue. Elle part d'une tension entre l'intérêt qu'il y a à montrer la nature construite de toute chose, la fécondité et l'heuristique de la symétrie – et le vécu ou l'évidence des injustices, des invisibilisations, des mises à l'écart. Lorsqu'on est pris dans ces situations, il est important de produire des savoirs propres et alternatifs – de produire des *énoncés fondés et solides* permettant de dé-serrer les contraintes et d'affirmer des droits.

Celles et ceux qui cherchent à échapper à ce qui les définit de l'extérieur tendent donc à contester la nature neutralisante des approches symétriques. Se contenter de dire que les savoirs sont distribués et à jamais locaux désarme toute résistance et rend impuissants. Ceux et celles « d'en-bas », si je puis dire, ont besoin de savoirs positifs leur permettant de comprendre ce qui se cache derrière les vérités qu'on leur oppose et qui se donnent comme des vues « vraies », non situées socialement. Ils ont besoin de construire, à partir de leurs expériences, des savoirs fondés leur permettant de faire sens des situations qu'ils vivent. « *Il ne suffit pas* », écrit Haraway, « *de montrer la contingence historique radicale* ». Il faut produire un savoir qui intègre ceux « *de tous les sujets connaisseurs* », un savoir qui soit attentif à ses propres points aveugles et « *à ses propres technologies sémiotiques* », devoir de réflexivité qui débouche sur « une pratique critique » permettant un engagement moral et politique.

Il n'est donc pas d'opposition de principe entre le fait de chercher la vérité et celui d'accepter qu'on soit de quelque part, entre le désir d'objectivité et la mobilisation de ce qui nous définit socialement. Prétendre qu'on sait comment *le problème doit* être posé n'est pas qu'une illusion, répètent les féministes: il s'agit d'une erreur épistémologique – il n'est pas de savoirs non marqués – et d'une erreur politique – dans la mesure où les jeux de domination sont masqués. Il convient donc d'accepter que tout savoir est de ce monde, qu'il est

limité. Il faut le reconnaître comme une banalité et assumer ce que nous effaçons de nos champs de vision.

Derrière ces débats se pose donc la question des messages que nos textes font passer. Je ne vise pas tant ce que nous *entendons* dire, mais les souffrances et promesses que nos récits suscitent ou effacent. Ainsi, le monde qui émerge à travers le vocabulaire d'*acteurs* dotés d'*agency*, qui constamment *hybrident* et *co-construisent* des mondes toujours ouverts, est porteur d'un sens « positif ». Si nous acceptons, un fait dont je vois mal comment il pourrait être contesté, que tout est effectivement « co-construit » à travers des « arrangements hybrides » mobilisant un grand nombre d'« agents » – en notant aussi que la formule est devenue une *doxa* qui évoque un monde plutôt heureux, puisqu'il offre d'infinis possibles –, il se pourrait qu'il soit temps de considérer à nouveau l'autre face des choses, et de voir ce qu'elle nous fait oublier.

Mon sentiment est que le monde créé par ces notions et leur répétition tend à faire oublier les profondes limites de l'*agency* dont disposent certains acteurs, et surtout à ne pas considérer cette question comme essentielle. Mon sentiment est que le monde créé par ces notions et leur répétition *invisibilise les contraintes* qui pèsent sur certains, que leur promotion unilatérale a une politique. Mon sentiment est qu'elle instille l'idée que le *neuf*, *l'émergent*, *le mobile* sont des biens en eux-mêmes (ce qui est problématique en contexte d'apologie de la flexibilité et des délocalisations), que la volonté de changement et de transformation de soi sont des valeurs nécessairement *positives*.

Mon sentiment est que ce cadrage *euphémise* la violence sociale, la rend peu visible et écrête la complexité toujours déjà structurée du monde. Mon impression est que ce vocabulaire induit une *image trop uniforme* des dynamiques de nos natures/cultures, qu'il crée un monde indifférencié, aveugle à d'énormes continents de situations et de différences. Mon sentiment est qu'il produit une *image trop simple du politique*, faite surtout de gens qui expérimentent, s'arrangent et progressent – et qui est donc oublieuse tant de la nature *systémique* de bien des intérêts et conflits que de la variété des *modes de régulation* des objets et du social.

Il y a eu un avantage immense à ne plus partir des grandes structures et des logiques des macro-pouvoirs – puisque ces approches ne peuvent épuiser le sujet –, mais cela ne signifie pas que ces réalités sont de peu d'importance dans nos sociétés libérales-démocratiques. La question est donc celle des concepts et des outils que nous devons nous donner pour intégrer ces dimensions – et c'est à réintroduire cette complexité et ces différenciations que le présent texte invite. ■

NOTES

■ 1. « Alors que chez David Bloor, [le principe de symétrie] consistait à traiter dans les mêmes termes les participants d'une controverse scientifique sans faire intervenir la connaissance de l'issue de celle-ci, la symétrie généralisée de Bruno Latour et Steve Woolgar demandait de traiter dans les mêmes termes la nature et la société. », Michel Grossetti, « Les limites de la symétrie », *SociologieS*, 2006. ■ 2. Scientifique, il conduit au xvii^e siècle des expériences sur la pompe à air. Il fait partie de l'objet de recherche du sociologue des sciences Steven Shapin, qui s'intéresse aux technologies matérielle, littéraire et sociale déployées par Boyle pour que ses expérimentations aient valeur de fondement d'une connaissance véritable auprès de la communauté scientifique de son temps.

BIBLIOGRAPHIE

QUELQUES RÉFÉRENCES SOLlicitÉES DANS CE TEXTE

Concernant les *science studies* britanniques :

David Bloor, *Knowledge and Social Imagery* (Routledge & Kegan Paul, 1976).

H. M. Collins, *Changing Order: Replication and Induction in Scientific Practice* (Sage, 1985).

S. Shapin et S. Schaffer, *Léviathan et la pompe à air* (La Découverte, 1993, 1^{re} édition en langue anglaise, 1985).

Ouvrages de Bruno Latour :

Les Microbes. Guerre et paix (Métaillé, 1984) ; *La Science en action* (La Découverte, 1989, 1^{re} édition en langue anglaise, 1987) ; *Jubiler, ou les tourments de la parole religieuse* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2002) ; *Changer de société, refaire de la sociologie* (La Découverte, 2006).

Pour des approches discutant les précédents :

Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation* (Gallimard, 2009).

Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur* (Gallimard, 1991).

Florent Champy, *La Sociologie des professions* (PUF, 2009).

Yves Citton, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche* (Éditions Amsterdam, 2010).

Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel* (Fayard, 1987).

Donna Haraway, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » et « Le témoin modeste. Diffractions féministes dans l'étude des sciences »,

dans *Manifeste cyborg et autres essais*, (Exils, 2007).

Maurizio Lazzarato, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2002), et *Expérimentations politiques* (Éditions Amsterdam, 2009).

Dominique Pestre, *Science, argent et politique* (INRA, 2003), et *Introduction aux science studies* (La Découverte, 2006).

Simon Schaffer, « The Eighteenth Brumaire of Bruno Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, n° 22 (1991). ■